

Avertissement :

Il s'agit ici de la transcription d'une conférence livrée sans texte de support et non de textes rédigés par le conférencier. En d'autres termes, il s'agit de langage parlé et recueilli par les organisateurs.

Conférence du 24 octobre 1998 à Martigny
organisée par l'Association DIS NO

avec le Professeur Hubert Van Gijseghem

**Les limites de la prévention
et les réactions face à une découverte**

Introduction

Je me fais ici témoin des connaissances que nous avons su bâtir et accumuler autour des abus sexuels.

Certaines choses vous interrogeront, vous ne serez pas d'accord avec certaines autres.

Je vais, autant que possible, sevrer mon discours de tout élément idéologique ou relevant des opinions purement cliniques. En revanche, je vais tenter de fonder ce que j'avance sur la recherche en ce domaine. Il y a des recherches qui donnent du poids à certaines hypothèses, d'autres donnent du poids à certaines autres hypothèses. J'ai sélectionné un certain nombre de recherches qui me semblent très pertinentes. Peut-être que d'autres recherches égratigneraient un peu ce que je propose, mais je me permets de faire mon propre choix de recherches.

Portrait de la prévalence de la maltraitance sexuelle dans nos sociétés occidentales

Que sait-on de la prévalence (pourcentage) concernant les enfants de 0 à 14 ans environ, qui, à un moment donné, ont été victimes d'un incident, d'une sexualité inadéquate imposée par un adulte ?

Quel que soit le pays, on retrouve grosso modo les mêmes chiffres, ceux-ci peuvent toutefois varier d'une étude à l'autre selon la définition prise en compte. Pour obtenir des chiffres fiables, on utilise toujours des méthodes dites rétrospectives. Sur un échantillon d'adultes, on essaye de savoir ce qui s'est passé dans leur enfance, par le biais d'un questionnaire anonyme et auto-révélant.

Concernant les abus sexuels, deux définitions sont proposées, une définition large et une définition stricte.

Au sens large :

Est inclus tout comportement sexualisé de la part d'un adulte envers un enfant, qu'il y ait contact physique ou non. Il s'agit donc aussi bien de touchers, de voyeurisme, d'exhibitionnisme, de visionnement de cassettes pornographiques, de viol, d'inceste, etc.

Si l'on considère la définition au sens large, on peut retenir que 40% des femmes adultes disent avoir subi au moins un incident avant l'âge de 15 ans. Dans ces 40%, la moitié des cas se produisent dans un contexte intrafamilial. Pour les hommes, les pourcentages sont à peu près la moitié, soit 20% dont 10% dans un cadre intrafamilial.

Ces chiffres semblent extrêmement élevés et nous font paniquer. Cependant, il ne faut pas oublier que tout ce qui est inclus dans ces chiffres n'est pas nécessairement d'un dramatique horrible, car sont inclus dans ces chiffres de « petits incidents » quelquefois relativement uniques ou anodins.

Au sens strict :

On tient compte uniquement des abus sexuels avec contact.

Dans ce contexte, 25% des femmes rapportent au moins un incident avant l'âge de 15 ans, dont 12 à 13% de nature intrafamiliale, soit perpétré par le père, le père substitut, l'oncle, le grand frère, la mère dans des cas très rares.

Pour les hommes, 12%, dont la moitié concerne un incident incestueux. Ces chiffres sont fiables pour les femmes. Toutefois, concernant les hommes ils le sont moins, car ceux-ci ont de la difficulté à dire la vérité en ce qui concerne leur vécu sexuel. C'est difficilement avouable pour plusieurs raisons. L'homme doit traverser 3 tabous différents, du moins selon Badinter¹ :

- 1) la victimisation, s'avouer victime
- 2) la féminisation
- 3) le tabou de l'homosexualité, vu que l'abuseur est, à plus de 90% des cas un homme, il s'agit donc presque toujours d'un incident de nature homosexuelle.

Dès lors, on pense que l'abus sexuel est largement sous-rapporté chez l'homme.

Ces chiffres sont élevés et peuvent nous faire paniquer. En tous cas, ils nous inspirent certaines questions angoissantes, par exemple : est-ce que l'abus sexuel augmente ?

Ce n'est pas évident, par contre sa visibilité a très dramatiquement augmenté. Nous sommes sortis du déni par rapport à la maltraitance sexuelle. Tout indique qu'il y a aujourd'hui probablement moins d'abus sexuels qu'auparavant.

Si on se réfère au travail de Florence Rush⁸, *Le secret le mieux gardé* – recherche sur l'abus sexuel dans l'histoire – c'est dans notre siècle que l'enfant jouit de la plus grande sollicitude qu'il n'ait jamais eue. Il est perçu comme étant un être en développement et duquel il faut prendre soin. C'est là une des raisons qui peuvent expliquer la presque certaine diminution des abus sexuels.

Le taux de dévoilement

Hommes et femmes confondus, 40% d'entre eux dévoilent rapidement après les incidents. 20% dévoileront à un moment donné plus tard. Pour les filles, par exemple, lorsque leurs relations se sexualisent.

Le 40% restant n'en parlent strictement jamais à personne. Il y a dans ces chiffres une autre source d'inquiétude qui est la suivante où nous nous disons : « il y a tellement d'enfants qui sont en train de se faire abuser et nous ne le savons pas, parce qu'ils ne nous parlent pas ! »

Comment allons-nous quand même les détecter, comment allons-nous quand même pouvoir les protéger ? A partir de là, il y a une possibilité de glisser dans un certain dérapage, une forme d'acharnement détecteur, inspiré des meilleures intentions. Alors nous nous disons : « Il faut que nous les trouvions, ces enfants abusés, d'une part pour les aider, et d'autre part, il faut que nous punissions ces agresseurs » ou encore « Il faut que nous les traitions ! »

Ce genre d'angoisses, avec lesquelles nous vivons tous, peut éventuellement créer des effets pervers.

Par exemple, vu qu'il reste 40% d'enfants qui ne parlent toujours pas, nous pensons : « N'y aurait-il pas des moyens de détecter l'abus sexuel en l'absence de la parole de l'enfant ? » Pour cela il faut utiliser des moyens indirects. La recherche a démontré que ces moyens indirects de détection se sont avérés peu ou pas fiables.

Le plus important des moyens de détection indirecte est probablement la fameuse liste des indicateurs comportementaux d'abus sexuels, mentionnant entre autres :

- de l'agressivité
- de l'inhibition
- de l'énurésie
- des cauchemars
- de la masturbation compulsive
- etc.

La recherche a démontré que ces indicateurs ne sont pas spécifiques aux abus sexuels mais, plutôt, sont plutôt des indicateurs d'une perturbation quelconque.

On a donc réalisé que pour avoir une allégation d'abus sexuel réellement étudiable, il faut la parole de l'enfant. Dans la très grande majorité des cas, c'est la seule preuve valable en matière d'abus sexuel.

Il n'y a de preuve médicale fiable, c'est-à-dire absolue, que dans 1 cas sur 1000, comme par exemple une maladie sexuellement transmissible ou la présence de substances corporelles. Rarement on dispose aussi d'autres preuves fiables, telles un témoin oculaire crédible ou encore des preuves matérielles.

Donc, la plupart du temps, tout repose sur la parole de l'enfant. Là aussi il y a risque de dérapages parce que quelquefois, lorsque l'enfant parle, même avec hésitation, nous avons tendance à tenter de lui faire cracher le morceau. Alors, dans notre empressement, nous utilisons des méthodologies d'audition qui ne sont pas rigoureuses.

Le recueil de la parole de l'enfant

Supposons qu'un enfant parle et dise : « A moi aussi, quelqu'un m'a fait de méchantes choses... » Un doute s'installera dans l'esprit d'un adulte inquiet ayant entendu parler de maltraitance. Dès lors un interrogatoire s'enclenche. Un professionnel sera alors appelé à faire son recueil de données. Que ce soit un policier, un travailleur social ou un psychologue, tous procèdent un peu de la même façon.

Le résultat de l'interrogatoire se solde souvent par un résumé recueillant le maximum de données possibles. A la lecture de ce résumé, personne ne peut douter, il y a tellement de détails qu'on se dit que ça ne peut pas venir de la tête de l'enfant, mais doit avoir sa source dans la réalité.

Cet enfant raconte, par exemple, que son grand-père, à plusieurs reprises, l'a abusé de telle façon et parle de gestes qui ressemblent à des fellations ou sodomies. Et tout ça de la part d'un enfant de 5 ans ! Qui douterait d'un tel récit ? Ce fameux résumé est souvent tout ce dont on dispose. Mais comment a-t-on obtenu ce résumé ?

Faisant de la recherche dans le domaine de l'audition, nous avons retrouvé des bandes audio ou vidéo et nous avons constaté que l'interrogatoire se déroulait ainsi :

- S'est-il passé des choses embêtantes entre ton grand-père et toi ?
Oui...
- Peux-tu m'en parler ?
... silence
- Est-ce que ton grand-père t'a déjà touché à des places qu'il ne devrait pas ?
Oui...
- Peux-tu m'en parler ?
... silence
- As-tu déjà vu le zizi de ton grand-père ?
Oui...
- Peux-tu m'en parler plus ?
... silence
- Est-ce qu'il t'a déjà demandé de toucher son zizi ?
Oui...
- Est-ce qu'il t'a déjà demandé de toucher son zizi avec autre chose que les mains ?
L'enfant ne comprend pas, alors il faut continuer !
- Est-ce qu'il t'a déjà demandé de toucher son zizi par exemple, avec ta bouche ?
Oui...

On retrouve tout ça dans le résumé. Personne ne peut douter, et pourtant tout vient de la tête de l'interrogateur, puisque, tout ce que l'enfant dit spontanément, ce sont des « oui » et des « non ».

Tout vient possiblement de l'idée préconçue de la personne qui interroge.

Attention !

Je ne dis pas que cet enfant n'a pas été abusé, mais ce qui est dramatique, c'est que même s'il a été abusé, un avocat de la défense ou un juge s'appuyant sur la recherche concernant la suggestibilité de l'enfant, va disqualifier la démarche en disant que la preuve n'a pas été constituée de façon suffisamment rigoureuse.

Je plaide donc en faveur d'une méthodologie aussi rigoureuse que possible dès le premier signalement, pour soigner la parole de l'enfant qui sera la seule preuve réelle qui restera. Je plaide en faveur d'un protocole d'entrevue aussi respectueux que possible, préétabli, par étapes progressives, en gardant les questions suggestives pour la fin de l'entrevue.

Tentons d'étirer le récit libre et de favoriser ce que l'enfant peut dire de lui-même, avec des questions facilitatrices : « Oui, et ensuite ? Y-a-t-il autre chose ? Oui, je t'écoute... », etc.

Je plaide en faveur de l'enregistrement vidéo qui n'est malheureusement pas encore entré dans les mœurs. Celui-ci a deux avantages immenses :

- 1) Si l'on recueille la première déclaration de l'enfant sur bande vidéo, elle restera et sera donnée au médecin, au juge, à l'expert, etc. qui ne seront plus obligés d'interroger l'enfant. Nous préservons ainsi une preuve dans toute son intégralité et dans toute sa valeur.
La recherche démontre que la première fois que l'enfant parle d'une façon officielle d'un événement, c'est la fois la plus valide, et cette preuve valide va être préservée tout au long du processus, jusqu'au procès s'il y a lieu. L'enregistrement est donc essentiel en vue de l'intégrité même du processus de la recherche de la vérité.
- 2) Nous épargnons à l'enfant ce que l'on appelle la victimisation secondaire, en étant interrogé à maintes reprises sur les mêmes faits. Nous savons que l'enfant qui est tenu dans cette atmosphère d'abus où il doit constamment redire et redire, passe en effet par un processus de victimisation secondaire, quelquefois aussi grave que la victimisation primaire.

Nous sommes parfois prêts à tout pour qu'un enfant abusé parle, « comme s'il fallait absolument qu'il parle ! » C'est loin d'être certain. Des études rétrospectives démontrent que des victimes qui se sont tuées s'en sortent souvent aussi bien que certaines qui ont dévoilé.

Loin de moi de dire que le dévoilement est une vilaine chose. Au contraire, il en faut. Il faut que l'on crée des conditions pour que l'enfant puisse sortir de l'abus et pour qu'il puisse mettre en mots les choses. C'est *la façon* dont nous nous emparons des dévoilements qui victimise les enfants, et de ça, nous devons en devenir conscients.

La cueillette des données, de la preuve

Elle est facilement contaminée et peut faire perdre toute objectivité. Lorsque, suite à un signalement d'abus sexuel, un individu est assigné à faire le premier interrogatoire de l'enfant, cet individu est investi d'un double mandat, c'est la loi qui le lui donne.

- 1) Il doit faire une enquête pour voir si c'est vrai
- 2) Il doit protéger l'enfant

L'intervenant doit enquêter dans une famille et demande souvent au présumé coupable de s'éloigner le temps de l'enquête.

La question doit toutefois être posée : peut-on procéder à une enquête objective lorsque l'on a déjà agi en fonction d'une hypothèse, celle qu'il y a probablement abus? En fait, très souvent, dans l'enquête qui suivra, nous confirmerons l'hypothèse en fonction de laquelle nous avons déjà agi ! Cela s'appelle l'effet Rosenthal, ou le biais du chercheur, également appelée le biais de confirmation que l'on peut résumer ainsi : lorsque l'on cherche quelque chose, on le trouve. Lorsque l'on ne cherche rien, on peut trouver n'importe quoi, surtout ce qui est !

Rosenthal s'est rendu compte que la plupart des recherches confirmaient les hypothèses, suite à toutes sortes de petites erreurs de lecture involontaires qui, comme par hasard, allaient toujours dans le sens de l'hypothèse. Donc, il a vu la nécessité méthodologique d'engager des gens qui ignorent tout de l'hypothèse de recherche. On voit quelquefois, lors d'une enquête ou d'une audition, lorsqu'on soupçonne qu'un enfant est abusé, si l'enfant ne dit rien les gens sont déçus. Déçus de l'enfant, mais également d'eux-mêmes de n'avoir pas réussi à obtenir un dévoilement.

Comment comprendre cette déception ? Nous nous promenons avec un désir dans la tête et cela peut être dangereux puisqu'il crée l'effet Rosenthal.

Recherches à ce sujet

On scénarise un évènement et ensuite on interroge les enfants qui l'ont vécu. Neuf composantes principales constituent ce petit évènement simple. Cette recherche s'adresse à des enfants de 3-4 ans et de 5-6 ans.

La moitié des enfants est interrogée par des travailleurs sociaux connaissant exactement les neuf points du scénario. On leur demande de favoriser le récit libre de l'enfant, sans poser de questions suggestives. Le taux d'exactitude obtenu est de 93%. Un deuxième groupe de travailleurs sociaux interrogera l'autre moitié des enfants. On leur aura toutefois raconté d'abord l'évènement, en y incluant une composante complètement fautive par rapport au scénario initial.

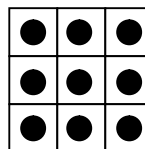
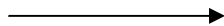
Résultat : l'erreur refilée à ces interrogateurs est mentionnée par 34% des enfants de 3-4 ans et par 18% des enfants de 5-6 ans. Malgré la bonne foi de ces travailleurs sociaux, l'effet Rosenthal est à l'œuvre et ressort de manière très forte. Tellement d'ailleurs, qu'actuellement la pratique prônée de plus en plus en Amérique du Nord est que la personne qui fera l'audition de l'enfant en sache aussi peu que possible sur les éléments de preuve déjà recueillis auparavant. Il va de soi que l'intervenant à la fin de l'interrogatoire devra demander s'il y a d'autres éléments importants que l'enfant aurait peut-être confiés à sa mère, par exemple, et pas répétés lors de l'audition. Si c'est oui, l'interrogateur peut revenir sur ces éléments, tout en sachant que ceux-ci seront moins fiables que ceux obtenus lors du récit libre, c'est-à-dire lorsque l'enfant parle tout à fait spontanément.

Ce qui est en jeu, bien sûr, c'est la suggestibilité de l'enfant. Celle-ci est grande, et plus l'enfant est jeune, plus il est suggestible. Ce phénomène se stabilise vers l'âge de 12 ans.

La suggestibilité de l'enfant

Il y a de très nombreuses recherches sur ce thème. Citons celle de Yuille⁹, qui se rapporte à des enfants de 6 à 14 ans. Suite à une scénarisation précise, la maîtresse dit aux enfants qu'il va se passer quelque chose d'un peu étrange dans la classe. « Regardez bien, écoutez bien, vous serez interrogés pour voir si vous avez une bonne mémoire... » Un peu plus tard, un inconnu peu rassurant arrive, perturbe la classe, casse la plante des enfants et s'en va ! La maîtresse les rassure et le lendemain on interroge les enfants.

Supposons que l'évènement était ça



La première audition, faite avec un interrogatoire très respectueux, donne un matériel étonnamment exact.

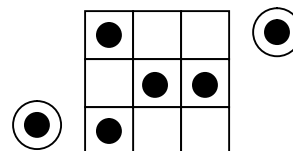
L'enfant donnera plusieurs éléments de l'action centrale



et y ajoutera même quelques détails périphériques



Par exemple : il pleuvait, la maîtresse avait une robe rouge...



Tout cela est rigoureusement exact. Le taux d'exactitude du récit de l'enfant est aussi élevé que le taux du récit de l'adulte, celui-ci donnera simplement plus de détails que l'enfant.

Pour la deuxième audition, on procède avec des questions posées d'office lors d'interrogatoires et que l'on croit être encore très ouvertes : (où ?, quand ?, combien ?, était-il grand ou petit ? etc.)

Résultat

L'enfant rajoute des détails par rapport à l'action centrale et on obtiendra aussi une belle nouvelle récolte de détails périphériques. Or, nous nous apercevons que le 50% de ces détails périphériques nouveaux ne correspondent pas à la réalité, ils sont faux et une partie des détails appartenant à l'action centrale est également fausse.

Lors d'une audition réelle concernant un abus sexuel, c'est justement sur ces détails périphériques que l'enfant pourra trébucher plus tard lorsqu'il sera réinterrogé. L'enfant mis en doute sur ces détails verra sa crédibilité déjà sérieusement égratignée.

Pour la troisième audition, les questions sont carrément suggestives :

Exemple : est-ce que le monsieur a cassé la branche de la plante avec des ciseaux ?

à 6 ans	69%	des enfants disent oui
à 8 ans	54%	des enfants disent oui
à 10 ans	46%	des enfants disent oui
à 12 ans	27%	des enfants disent oui

Question encore plus insidieuse : A quel bras le monsieur portait-il sa montre ? (Or il n'en portait pas !) à 6 ans, 88% nomment un bras, à 12 ans, 36% nomment un bras.

Comment peut-on comprendre cela ?

Nous connaissons la psychologie de l'enfant, et à partir de cela, nous savons que lorsque l'adulte lui pose une question, il donnera une réponse. L'enfant se dit : « Si on me demande quelque chose, je suis supposé donner une réponse... » L'adulte réagit différemment, si on lui demande par exemple : « Quel temps faisait-il dehors ? » Il répondra peut-être : « Ça, franchement, je ne l'ai pas remarqué ou je ne m'en souviens plus ! » L'enfant ne fait pas ça, il livre la marchandise, il croit qu'il faut qu'il le sache. Il ne ment pas, il construit pour donner à l'adulte ce que celui-ci semble vouloir apprendre.

Plusieurs études le prouvent ; Hugues & Grieve⁶ par exemple, posaient des questions insensées et stupides à des enfants de 7-8 ans comme : « Qu'est-ce qui est le plus lourd, la couleur blanche ou la couleur rouge ? » L'enfant répondra peut-être : « heu... la rouge... » et il construit post-facto, en disant : « J'avais deux petits camions et le rouge était le plus lourd... »

Donc, si l'adulte pose des questions, l'enfant est persuadé qu'il doit donner une réponse. C'est typique des enfants. Ils répondent à la question, même s'ils ne connaissent pas la réponse ou s'ils trouvent que cela n'a pas beaucoup de sens. On pourrait penser que ces situations étudiées ne ressemblent pas à un abus sexuel, pourtant les scientifiques y ont pensé et ont aussi scénarisé des choses beaucoup plus stressantes pour l'enfant. Par exemple, lorsque l'enfant se rend chez le médecin pour une prise de sang ou toute autre chose touchant de près à son corps.

Recherche de Maggie Bruck²

Des enfants de 3 ans sont emmenés chez le pédiatre. La moitié des enfants ont un examen général, y inclus un examen génital. L'autre moitié n'a pas d'examen et restent habillés devant le pédiatre qui leur tâte un peu le cou. Quelques jours plus tard, on interroge les enfants de façon suggestive : « Le docteur a-t-il touché ton zizi ? » Dans le groupe ayant eu un examen génital, 47% des enfants disent OUI, dans le deuxième groupe, 50% des enfants disent OUI. Il n'y a pas d'explication à cela, mais force est de constater que même si rien ne s'est passé, la prévalence d'enfants qui diront : « Oui, il a touché mon zizi... » représente le 50%.

Dans la réalité, on peut obtenir, suite à des interrogatoires, ce que l'on nomme des faux-positifs, c'est à dire une situation où nous pensons qu'il y a abus, là où en réalité il n'y en a pas. Nous sommes dans une situation bien paradoxale, parce que d'une part nous sommes très angoissés devant le fait qu'il y ait beaucoup de cas d'abus que nous ne détectons pas et que nous pourrions appeler des faux-négatifs, et notre angoisse est tout aussi grande dans les cas où nous pensons qu'il y a abus et où en réalité il n'y en a pas (faux positifs).

D'ailleurs, le drame est probablement aussi grand de laisser un abuseur courir, que de laisser un enfant continuer à être abusé. Mais ce drame n'est pas nécessairement plus grave que le drame de séparer un enfant de son père, ou de quelqu'un qu'il aime, et que ce père pourtant non coupable soit emprisonné. La famille est brisée et rencontrera l'opprobre sociétale, sinon l'ostracisme. Cet enfant n'a plus de parents et, ce qui est peut-être encore plus grave, l'enfant éventuellement victime d'induction croit maintenant que cette histoire est vraie.

Un enfant de 4-5 ans, victime d'induction faite via des questions suggestives, sera plus tard un enfant victimisé, pas juste à cause du processus socio-judiciaire, mais à cause d'une réalité qui a été créée dans son esprit, c'est-à-dire, il se croit véritablement abusé et développera les mêmes symptômes qu'un enfant réellement abusé. Cela compte parmi les ravages de la suggestion et des interrogatoires non rigoureux. Dans la réalité, on interroge très souvent les enfants d'une façon terriblement suggestive.

Dans le contexte de divorce où les parents sont engagés dans une bataille pour la garde des enfants et où les enfants ont 5 ans et moins, on retrouve tôt ou tard une allégation d'abus sexuel dans presque 1/3 des cas ! Selon l'Association Américaine des Psychologues, la moitié de ces allégations sont fausses, c'est-à-dire non basées sur quelque chose de réel, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont frauduleuses. Il est rare qu'une maman implante délibérément un souvenir dans la tête d'un enfant. Au contraire, la maman, la plupart du temps, est de bonne foi. Elle est habitée d'une sollicitude maternelle de grande qualité, elle est inquiète, d'autant plus que lorsqu'elle envoie, tous les 15 jours, son enfant chez son ex-mari, elle réalise que lorsque l'enfant revient, il est inhibé, agressif, il crie et il est perturbé le lendemain à l'école, etc.

Alors, de bonne foi, la maman s'inquiète. Elle n'est peut-être pas prête à attribuer la perturbation de l'enfant au divorce. Un jour, l'inévitable arrive, la petite rentre à la maison avec la vulve rouge par exemple. De là, l'inquiétude augmentant, la question sera posée à l'enfant : « Est-ce que papa te touche quelquefois là ? » Dans ce contexte précis, l'enfant est encore davantage susceptible de dire oui. Alors surgissent les questions : Où ? Quand ? Comment ? etc. Et on arrive, à partir d'une sollicitude parentale de qualité, à une histoire qui peut facilement se créer et dérapier. Il est vrai que l'abus existe et est même fréquent, mais l'erreur existe aussi.

Investigations

Dans certains états des Etats-Unis, 90% de toutes les investigations d'abus sexuels auprès des jeunes enfants ont été faites à l'aide de poupées sexuées et cela entre 1980 et 1988. L'observateur interprète le jeu de l'enfant avec ces poupées et beaucoup de situations aberrantes ont été créées avec cette méthode puisqu'on disait : « Si un enfant joue au sexe avec ces poupées, ça veut pratiquement dire qu'il y a eu inceste ou abus sexuel. »

En 1988, on a testé cette méthode et l'on a découvert que l'enfant non abusé est davantage susceptible de jouer au sexe avec ces poupées que l'enfant abusé qui lui, est souvent inhibé devant ces poupées. Pendant 8 ans, on a travaillé avec une hypothèse complètement fautive parce qu'on a utilisé un outil par trop suggestif. On peut dire la même chose des dessins, ou des petits livres, ou tout autre matériel suggestif qui charrie des contenus sexuels.

Nous voyons donc comment on peut, avec notre grand désir de bien faire et avec les meilleures intentions, ruiner des causes, créer des faux-positifs, c'est-à-dire faire dire des choses à un enfant qu'il n'a pas vécues ; mais aussi créer des faux-négatifs, parce que, par ce genre de méthodologies, nous risquons de ne pas pouvoir aller plus loin, c'est-à-dire que le juge n'admettra pas la preuve car au début nous n'avons pas utilisé des méthodes assez rigoureuses, et que nous avons obtenu un dévoilement par voies trop suggestives.

Quelquefois on se dit : « Nous avons ici une histoire aussi ramifiée et avec tant de détails que ça ne peut pas venir de la tête de l'enfant ». Et c'est vrai ! Lorsqu'un enfant a une histoire assez fournie en détails, d'habitude il s'agit soit, en effet, d'une histoire qu'il a vécue, soit, malheureusement, on la lui a injectée via nos méthodologies d'interrogatoires et d'enquêtes.

La prévention

Les programmes de prévention en matière d'abus sexuels ont en général deux objectifs :

- 1) Faire de la prévention : Nous voulons mettre en garde les enfants qui n'ont pas encore été abusés.
- 2) Faire de la détection : pour l'enfant abusé. en créant des conditions qui facilitent la parole.

Le fait de courir deux lièvres à la fois peut amener des dérapages. Depuis l'affaire Dutroux, en Belgique, il n'y a plus une seule école qui n'a pas implanté un quelconque programme de prévention en milieu scolaire. Parfois on ne pose même pas la question aux parents, car on se dit que ça doit être bon, puisque nos objectifs sont louables. Je connais peu d'endroits où l'on fait une pré-expérimentation de ces programmes. Cela consisterait à prendre deux ou trois enfants d'un groupe cible et de leur présenter le programme pour voir s'il y aura de bons ou de mauvais effets. Vont-ils comprendre juste ou comprendre de travers ? Non seulement on ne fait pas cette pré-expérimentation, mais plus grave encore, on ne fait presque jamais d'évaluation après coup. Lorsqu'un programme est présenté, nous pensons que nos enfants sauront et donc qu'ils seront à l'abri. Nous croyons aussi que ceux qui sont abusés auront maintenant tout ce qu'il faut pour pouvoir dévoiler.

Alors de quoi ont l'air ces programmes ?

Il faut nécessairement qu'ils en viennent à parler de sexualité, sinon les enfants ne comprendront pas de quoi il s'agit. Ils charrient les thèmes suivants :

Ton corps, c'est ton corps, ce qui est déjà un cliché. Sur ce corps, certains adultes vont poser des touchers.

Il y a les bons et les mauvais touchers. Les mauvais touchers concernent des endroits précis sur le corps, ceux couverts par le caleçon de bain. Malgré tout il peut y avoir des bons touchers sur ces endroits par exemple lorsque maman veut te laver ou te pommader si tu as bobo, ou encore pour te mettre un suppositoire, etc. Mais si vous vous sentez bien dans votre petit coeur, c'est probablement un bon toucher.

Fiez-vous à vos antennes. Vous pouvez faire confiance en votre propre évaluation de la situation. On dit aussi que tout cela peut venir d'un inconnu, mais il faut bien ajouter que ça peut aussi être des gens de votre propre famille, des papas quelquefois... Ensuite on précise, si ça vous arrive :

Il faut immédiatement en parler à un adulte en qui tu as confiance, à ta maman, à ta maîtresse, etc. Donc ne gardez pas ce secret car il est mauvais.

Il y a les bons et les mauvais secrets, les mauvais concernent les endroits cachés, etc. En général, tout cela est noyé dans un brin d'éducation sexuelle !

Tous les programmes se ressemblent, certains ne font que suggérer, d'autres sont d'une brutalité effrayante.

Les objectifs visés par ces programmes sont-ils atteints ?

On exprime presque toujours en ces termes l'objectif atteint :

- 1) Oui, l'enfant en sait maintenant davantage.
- 2) Oui, nous obtenons un chiffre beaucoup plus élevé de dévoilements.

En effet, selon les études, il y a une augmentation entre 10 et 400 % des dévoilements suite à un programme de prévention. Donc vu ainsi, les objectifs semblent être atteints, du moins si on ne se pose que ces questions-là.

Le premier objectif : l'augmentation des connaissances

La recherche démontre qu'elle ne perdure pas très longtemps. A l'âge préscolaire, elle disparaît après 3 à 6 semaines maximum. D'autre part, on peut se demander si une augmentation des connaissances se solde par une modification du comportement ?

Une étude sur la prévention des enlèvements (Fryer³), s'est intéressée à un groupe d'enfants de 5 ans. Le scénario impliquait un inconnu invitant des enfants à monter dans sa voiture. Dans un groupe composé de 23 enfants, seulement 10 résistent et disent NON. Un programme de prévention leur est donné et quelques semaines plus tard, on les remet face à une situation différente mais similaire. Suite au programme de prévention, 18 enfants sur 23 résistent maintenant, soit 8 de plus que dans le pre-test. Reste 5 enfants qui tombent dans le piège. On leur explique à nouveau le contenu du programme, à plusieurs reprises, sans rien changer au résultat, et c'est là que se trouve le bémol révélé par les résultats de cette recherche. On doit malheureusement constater que sur 23 enfants, 5 resteront toujours faibles. Ceci veut dire que les enfants les plus fragiles n'apprennent jamais, or ce sont évidemment ceux-là qui se font prendre dans la réalité.

Le deuxième objectif : solliciter les dévoilements

Oui, il y en a plus, mais sont-ils fiables ?

Les programmes de prévention peuvent être passablement suggestifs, ils charrient beaucoup de contenus sexuels, et en disent beaucoup sur ce qui peut arriver. N'y a-t-il pas danger que des enfants réinterprètent des gestes éventuellement anodins et spontanés des parents ? N'y a-t-il pas un danger d'induction très important ?

Même si un enfant interprète mal un toucher anodin et qu'on le rassure après qu'il nous ait parlé, il aura quand même eu le temps de se représenter un père qui l'abuse ou qui a des intentions perverses à son égard. Est-ce que le fait qu'on le rassure par la suite lui ôtera cette représentation qui a été semée au départ ?

Les cliniciens s'inquiètent et se posent la question : « Est-ce dans l'intérêt de l'enfant qu'on lui donne le savoir adulte sur la sexualité ? Faut-il donner à l'enfant la responsabilité de sa propre protection en lui disant : "Fais attention, sois aux aguets !" ? Avons-nous le droit d'égratigner la confiance que l'enfant doit pourtant garder envers l'adulte qui est son modèle, à tous points de vue ? » Tout cela, ce sont des questions vraiment angoissantes.

Cette petite fille à qui l'on dit : « même des papas... », cette petite fille va-t-elle s'asseoir sur les genoux de son papa de la même façon que la veille ?

Y-a-t-il des effets négatifs ? Que dit la recherche à ce sujet ?

Première étude :

Il s'agit d'une recherche évaluative de Garbarino⁴ publiée sous forme d'article. L'étude porte sur une bande dessinée racontant l'histoire de l'homme-araignée qui sauve des enfants en train d'être victimisés et leur raconte ensuite qu'il a lui-même été victime d'abus sexuels dans son enfance. Et via son expérience, il transmet tout ce qu'un enfant doit savoir sur l'abus sexuel.

Ce fascicule a été distribué à 16 millions d'exemplaires aux Etats-Unis, et à très large échelle dans les écoles. L'évaluation s'est portée sur des enfants de 7- 9 et 11 ans, à qui Garbarino a fait lire le fascicule qu'ils n'avaient jamais vu. Il a suivi la même démarche qu'en milieu scolaire. Quelques semaines plus tard, il en ressort que, tout âge confondu, 1/3 des enfants présentent une inquiétude importante et un taux d'angoisse plus élevé que lors du pré-test. Les filles deux fois plus que les garçons, et à 9 ans, 50% des enfants ont une augmentation significative d'inquiétude et d'anxiété.

Deuxième étude :

Celle de Swan¹⁰ publiée sous forme de livre, évaluant un programme de prévention. L'histoire de BUB, petit extra-terrestre qui est tombé de sa planète sur la Terre, et qui rencontre deux enfants. BUB leur raconte que sur sa planète, il n'y a pas de touchers. Alors les enfants lui parlent des choses de la vie pour le mettre à l'abri des méchants prédateurs. Cette étude s'adresse à un échantillon d'enfants de 8 à 11 ans, dont on croit qu'ils connaissent déjà assez bien les choses de la vie pour qu'on puisse leur parler un peu de la perversion des adultes.

Quelques semaines après avoir reçu ce programme, 93% des enfants disent candidement qu'ils croient que leur papa ou leur maman pourraient vouloir les abuser. 88% disent : « Oui, mon papa serait capable de me violer ! » La majorité des enfants s'inquiète de la sécurité sexuelle de leur propre famille.

Troisième étude :

Celle de Gilbert⁵, concernant cette fois-ci des enfants d'âge préscolaire (3-4-5 ans).

Gilbert a étudié et évalué toute une série de programmes de prévention, et ces analyses démontrent que les enfants n'apprennent pas à se méfier d'un toucher particulier, mais ont tendance à apprendre à se méfier de tous genres de touchers, y-inclus ceux spontanés d'affection, bécots, caresses, se faire laver etc. voire de la proximité physique même la plus anodine.

2^{ème} observation : Un enfant résiste terriblement à briser des secrets, il trouve que cela ne doit pas se faire. En psychanalyse, on sait que le secret est essentiel pour l'enfant, c'est un des éléments à la base de la formation de l'identité. Un enfant a besoin de son petit jardin secret, comme l'adulte a besoin du sien. C'est un organisateur psychique important pour l'enfant. Il faut en tenir compte dans la confection des programmes de prévention.

Ce que l'on sait sur la psychologie et la cognition de l'enfant !

Agés de 3 à 5 ans, ils disposent à peu près de 1000 mots. Ils sont donc incapables de composer avec des concepts multidimensionnels comme par exemple : se sentir bien ou mal, les secrets bons ou mauvais. Mauvais parce qu'ils réfèrent à des touchers mauvais ou à certaines places sur le corps où il peut aussi y avoir des touchers qui sont bons, etc. C'est trop complexe, l'enfant ne peut pas comprendre, il n'a pas les mêmes références que l'adulte.

Bon = un effet visible bon. Par exemple papa sourit = bon ou papa élève la voix ou fronce les sourcils = mauvais. Lorsque l'enfant se fait caresser doucement le sexe, c'est un bon événement pour lui, lorsqu'on lui met un suppositoire, c'est un mauvais sentiment.

Dès lors, lorsqu'on lui demande de se fier à ses sentiments, cela ne correspond pas à ce que nous connaissons de la cognition de l'enfant et de sa façon de visionner le réel.

Que connaît-on, que croit-on connaître sur le développement de l'enfant ?

Au départ, il veut abolir la distance inter-générationnelle. Il n'aime pas être petit et démuné. Il doit contourner l'épreuve de l'Œdipe. L'enfant fait tout pour être l'égal de son parent. Dans un développement normal, il utilise toutes ses stratégies de séduction, d'aveux d'amour, pour être le partenaire de son parent. C'est la période de la grande curiosité sexuelle, l'enfant veut avoir accès au corps, il veut voir, il veut toucher et être un partenaire sexuel. Pour qu'il puisse pousser son développement au-delà de cela, il faut qu'il se passe quelque chose, qu'il délaisse la sexualité infantile, et pour que cela arrive, il faut qu'il reçoive de façon non équivoque de la part du parent ce qu'on appelle toujours en psychanalyse, l'interdit œdipien. C'est-à-dire qu'il faut que l'enfant sente que son désir sexuel envers son parent n'a pas d'issue, n'a pas de preneur. Alors l'enfant renonce en se disant que ça n'intéresse pas son parent et il refoule son élan œdipien. Dès lors, la sexualité infantile prend le maquis. On parle alors de période de latence, que l'enfant vit entre 5 et 12 ans. A partir de là, l'enfant va devoir reconnaître qu'il est petit et il se dira : « Je vais faire beaucoup de choses pour être un jour son égal et pour avoir accès au savoir adulte ».

Il va donc commencer à apprendre des choses, à se socialiser, à collectionner, etc. L'enfant se met sur une piste de maturation et a envie d'apprendre. Plus tard, à l'adolescence, lorsqu'il deviendra de nouveau un être sexué, ce ne sera plus une sexualité infantile, mais une sexualité désinfantilisée, désincestueuse, déparentalisée. Ça, c'est ce qu'on croit être la normale.

Maintenant, que faisons-nous dans nos programmes de prévention ?

On insinue à l'enfant : « Tu sais, l'adulte est intéressé à toi, tu as une issue à ton désir sexuel infantile... » On détruit quelque chose que l'on a toujours tenu comme étant un organisateur de la vie psychique important : le refoulement de la sexualité infantile. Alors que fait l'enfant ? Il entre soit dans une panique incestueuse, ou encore il banalise la sexualité ou, le plus fréquemment, il lui est impossible de glisser dans la période de latence, et il continue à vivre une sexualité infantile qui perdurera.

Je ne suis pas certain qu'il soit bon de dramatiser, je répète que ce que je présente ici comme théories et comme craintes par rapport au développement de l'enfant ne sont que des hypothèses. Il faut faire de la prévention, bien sûr, mais j'aurais tendance à dire : « Laissons nos enfants tranquilles, laissons-les vivre leur enfance, ne les entretenons pas avec le savoir adulte sur la sexualité, n'égratignons pas la confiance nécessaire qu'ils doivent avoir en l'adulte, ne mettons pas en doute leur papa et leur maman, ils en ont trop besoin. »

C'est sûr que nous risquons, par-ci, par-là, de manquer un enfant qui continue d'être abusé. C'est grave, mais plus grave encore est de semer le doute dans la tête de tous ceux qui ne seront jamais abusés.

Ne leur laissons pas à eux la responsabilité de leur propre protection, protégeons-les nous-mêmes, nous les adultes, nous sommes responsables de leur protection. Mettons en place les dispositifs dans lesquels ils seront protégés, une éducation de qualité, une relation où l'enfant peut tout dire et où il ne va pas se mettre dans toutes sortes de situations dangereuses. C'est ça la prévention la plus valable !

Prévention oui, mais changeons de cible

Faisons des programmes de prévention auprès de potentiels abuseurs !

Qui, selon la recherche, est très susceptible d'être un abuseur ? En premier, on trouve le bon ami de maman, le père substitut et, juste derrière, le jeune adolescent mâle de 12-14 ans ! C'est lui qui se rend responsable des abus les plus graves, avec sévices physiques, et c'est également lui qui s'adonne aux gestes sexuels avec les plus jeunes enfants.

Certains adolescents vivent vers 12-14 ans une période de stupide expérimentation et de là, tout adolescent risque d'abuser nos petits enfants. Nous avons ces adolescents dans nos écoles, ne faudrait-il pas faire là quelque chose ?

Et non pas dans le sens « Attention, ne vous faites pas abuser », mais bien dans le sens « Attention, n'abusez pas ! Nous savons que vous êtes aux prises avec toutes sortes de pulsions désordonnées, que vous n'arrivez pas aujourd'hui encore à endiguer adéquatement, nous allons vous montrer quelques faits de la vie, il y a des abus sexuels, et voilà de quoi ils ont l'air... »

Là nous pourrions reprendre nos programmes de prévention car :

- 1) l'adolescent va comprendre
- 2) il va comprendre qu'il est à risque

Là nous pouvons peut-être intercepter un certain nombre d'abus sexuels. Ces adolescents restent de bons petits gars, mais ils traversent une période où se présentent des accidents comportementaux. Ce groupe de potentiels abuseurs est atteignable, créons des programmes adaptés.

Il faut faire quelque chose !

L'affaire Dutroux, en Belgique, est venue comme révéler une impuissance, et ce sentiment d'impuissance a été projeté sur les autorités et le peuple a dit : « Il faut enfin que vous fassiez quelque chose ! » Alors qu'ont-elles fait ? Une série de choses stupides, comme faire des fouilles immenses, pour voir s'il n'y avait pas d'autres cadavres enfouis, ou encore, remplacer quelques responsables de la justice, etc. Tout ça juste pour faire quelque chose.

Nous aussi, nous sommes souvent dans cette situation, dans laquelle nous nous sentons complètement démunis et impuissants.

A mon avis, on a beaucoup trop réifié l'abus sexuel, comme étant un truc incroyablement grand, monolithique, presque un diagnostic en soi. N'oublions pas que l'abus sexuel est une expérience frappante, éventuellement un trauma parmi beaucoup d'autres possibles. Nous avons tendance à nous spécialiser dans les abus sexuels, à créer des institutions spécialisées pour le traitement. Tout le monde est comme fasciné par l'abus sexuel et tout le monde se dit : « Ça, c'est la pire des choses qui puisse arriver ! » J'avoue que c'est très grave, mais n'avons-nous pas occulté un petit peu une foule d'autres éléments et expériences traumatiques tout aussi graves ?

Par exemple la grande négligence. Nous la négligeons, parce que la plupart du temps, elle ne se solde pas par des gestes ponctuels. L'enfant qui n'est même pas *vu* par ses parents, qui n'intéresse pas ses parents, l'enfant qui est *juste de trop*. On sait que c'est de loin la situation la plus pathogène.

Au moins comme Freud le disait, un enfant battu *existe*, un enfant abusé *existe* également, il est objet de désir. C'est horrible, il est quelque part détruit ou potentiellement détruit, c'est vrai mais il existe. L'enfant négligé, lui, n'existe pas ! Ce qui se solde par des troubles identitaires immensément plus importants que pour qui que ce soit d'autre.

Reconnaitre nos limites

Dans d'autres domaines, je pense par exemple à la psychopathie, la prévalence est aussi grande aujourd'hui qu'il y a plus de 4'000 ans. Pourtant, nous avons investi du temps, de l'argent, de l'énergie, pour tenter d'une part de comprendre la psychopathie, d'autre part pour la prévenir, voire la guérir.

Jamais nous n'avons avancé d'un seul pas. Il y a autant de psychopathes qui se promènent aujourd'hui dans les rues qu'il y a des milliers d'années. A tel point que les plus pessimistes d'entre nous croient que la psychopathie est là pour rester et que nous serons toujours victimisés par des gens qui veulent nous voler, nous violer, faire du mal à ceux qui nous sont proches. Pourtant, nous sommes toujours et encore en train d'investir dans l'illusion que nous allons prévenir et que nous allons guérir.

Les limites de la prévention sont aussi importantes que celle de la cure. Trop facilement nous avons un genre d'âme de réparateur qui est constamment entretenue par une illusion, celle qui veut que nous pouvons *faire* quelque chose dans tous les cas. La sagesse ne serait-elle pas d'avouer quelque part et dans beaucoup de situations que nous sommes impuissants, en tous cas jusqu'à ce jour. Peut-être que plus tard nous trouverons quelque chose.

Peut-être pouvons-nous même contribuer à la recherche de la panacée.

Bibliographie :

Avertissement : cette bibliographie a été reconstituée après-coup et peut contenir des inexactitudes.

1. Badinter E. *XY : de l'identité masculine*. Paris : O. Jacob, 1992.
2. Ceci SJ, Bruck M. *Children's suggestibility: characteristics and mechanisms*. *Adv Child Dev Behav*. 2006;34:247-81.
3. Fryer G., Kraizer M., Miyoshi M. *Measuring actual reduction of risk to child abuse*. *Child Abuse Negl*. 1987;11, 143-148.
4. Garbarino J. *Children's response to a sexual abuse prevention program: a study of the Spiderman comic*. *Child Abuse Negl*. 1987;11(1):143-8.
5. Gilbert DC. *The young child's awareness of affect*. *Child Dev*. 1969 Jun;40(2):629-40.
6. Hughes M, Grieve R. *On Asking Children Bizarre Questions*. *First Language*, Vol. 1(2), 149-160 (1980)
7. *L'enfant mis à nu. L'allégation d'abus sexuels : la recherche de la vérité*. Sous la direction d'Hubert Van Gijseghem. Editions du Méridien, 1992.
8. Rush, Florence. *Le secret le mieux gardé : l'exploitation sexuelle des enfants*. Paris : Denoël-Gonthier, 1983 ; 286 p. (*Traduit de l'américain : The Best Kept Secret*).
9. Samra J, Yuille JC. *Anatomically-neutral dolls: their effects on the memory and suggestibility of 4- to 6-year-old eyewitnesses*. *Child Abuse Negl*. 1996 Dec;20(12):1261-72.
10. Swan HL, Press AN, Briggs SL. *Child sexual abuse prevention: does it work?* *Child Welfare*. 1985 Jul-Aug;64(4):395-405.
11. *Us et Abus. De la mise en mots en matière d'abus sexuels*. Sous la direction d'Hubert Van Gijseghem. Editions du Méridien, 1999.